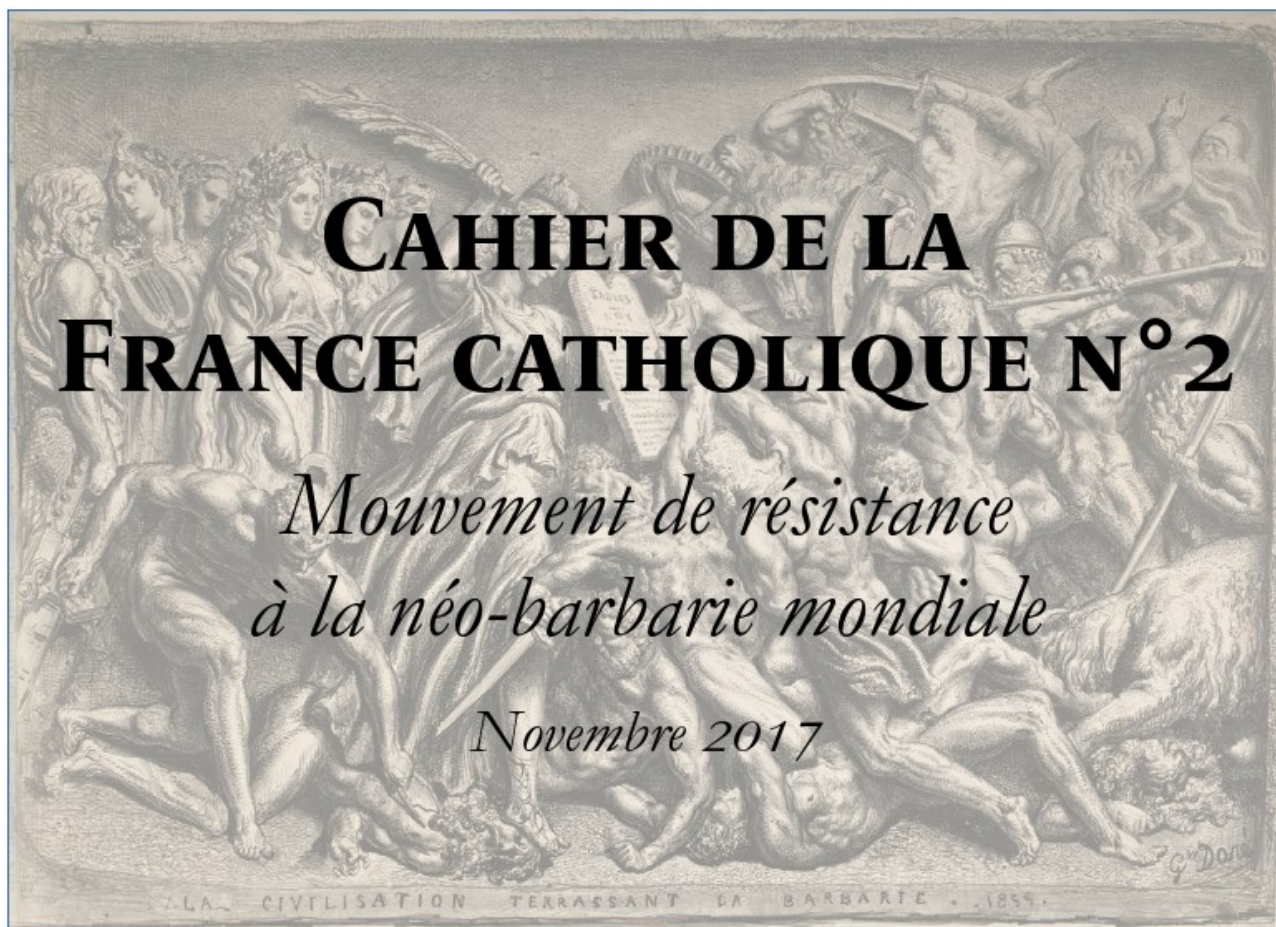


# INTRODUCTION



Voici un deuxième cahier qui rassemble sept articles pertinents sélectionnés parmi les derniers de ceux du blog la France Chrétienne. Vous pouvez le diffuser comme bon vous semble.

Si vous le souhaitez, vous pouvez participer au mouvement de résistance en envoyant vos textes catholiques au blog la France Chrétienne. Pour cela, laissez un commentaire sur le blog afin que vous puissiez recevoir notre e-mail.

Dieu sauve la France catholique !

## Table des matières

Introduction.....	1
Pourquoi Me persécutez-vous ?.....	3
La perfection des premiers chrétiens.....	6
La modestie et le sérieux des chrétiens.....	11
Les calomnies lancées contre les chrétiens.....	16
Un parallèle édifiant entre la chute de la civilisation romaine et la nôtre.....	23
Trésor de la vie : la beauté de la grossesse.....	27
Méditation sur l'amour.....	31

# **POURQUOI ME PERSÉCUTEZ-VOUS ?**



## POURQUOI ME PERSÉCUTEZ-VOUS ?

Voici une méditation catholique sur Jésus-Christ intitulée « pourquoi Me persécutez-vous ? ». À travers ce petit texte, nous pouvons sentir l'amour de Notre Seigneur pour nous et sa grande tristesse pour nos manquements. Jésus-Christ conserve toutefois un immense espoir en nous et Il nous le fait savoir par ses douces paroles.

« Moi qui Suis le Verbe incarné, Je suis venu dans le monde pour l'éclairer des Commandements d'amour de Mon Père. Pendant Ma vie, Je vous ai offert gratuitement Ma Miséricorde. J'ai enseigné la Parole de Vie. J'ai guéri les malades et ressuscité les morts. J'ai accepté la Crucifixion avec un grand calme et J'ai béni ceux qui Me persécutaient. Ma passion et Ma résurrection annoncent l'existence de Dieu et le Jugement Dernier : telle est la finalité de l'humanité. Par Ma mort, aussi agréable aux yeux de Mon Père que détestable à ceux des hommes, la véritable foi s'est propagée dans le monde pour apaiser ses souffrances si amères. La barbarie fut vaincue par l'application des commandements de Mon Père : « tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand

commandement. Et voici le deuxième, qui lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes. »

Au fil du temps, les générations successives oublièrent le sens de Ma venue. Le premier millénaire étant achevé, la charité se refroidissait davantage de génération en génération. Les ambitions humaines, empreintes de vanité, prirent le dessus sur ce que Je vous ai enseigné. Les écrits des hommes déversèrent un flot de mensonges pour éloigner leurs frères de Mon Église. Aujourd'hui, les générations Me haïssent sans Me connaître. La plupart des hommes de votre siècle ne méditent plus sur les grands mystères, par la faute d'une technologie qui est exploitée contre Mon règne dans les cœurs.

Pourquoi Me persécutez-vous ? Est-ce parce que Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ou est-ce parce qu'une puissance cherche à faire de vous des rebelles ? Ne savez-vous donc pas que le démon est parmi vous pour vous éprouver et vous faire perdre la vue de Dieu ? Je vous aime comme il Me hait.

Ne répondez pas au mal par d'autres maux plus grands, mais, méditez sur votre vie, vos fautes, vos pensées, et repentez-vous sincèrement de vos erreurs. Rendez le bien pour tout ce que l'on vous offre comme pour tout ce que l'on vous inflige. Méditez souvent sur Ma vie et Ma passion en vous agenouillant au pied de Ma croix. Comparez Ma souffrance à la vôtre, demandez-vous si vous avez suffisamment fait de bien aux autres, et pleurez davantage sur vos manquements. Transformez vos remords en pardon et en actes de charité. Ne laissez pas le démon vous faire sombrer dans la dépendance, la dépression ou la colère, parce que Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. Je vous aime comme personne sur cette terre.

Votre vie terrestre est une courte épreuve. Je souhaite pouvoir vous accueillir dans la joie lors de votre mort et non pas dans la déception d'une vie regrettable. Je dois être le centre de votre vie, car, Je suis comme un roseau qui ne se brise jamais pendant la tempête : Je suis votre Salut.

Demandez l'intercession de Ma sainte mère, des martyrs et des saints qui ont jalonné la terre pour Me rendre gloire. Priez davantage pour Mon Père qui est dans les cieux, car, Je suis avec Lui. Je vous aime ! »

*Stéphane*

*Rédigé le 17 octobre pour le blog la France Chrétienne*

# **LA PERFECTION DES PREMIERS CHRÉTIENS**





# LA PERFECTION DES PREMIERS CHRÉTIENS

Voici un bel extrait du magnifique livre de l'abbé Fleury, « les mœurs des Israélites et des chrétiens » (*seconde partie, chapitre III*) qui parle de la perfection des premiers chrétiens. Les articles suivants seront dédiés au même ouvrage car celui-ci est indispensable pour rétablir la vérité de la beauté du catholicisme. Les sectes anti-catholiques, multiples et variées, ont beaucoup écrit et continue d'écrire des mensonges qui sautent aux yeux dès lors que l'on connaît la sainteté du christianisme. L'ouvrage de l'abbé Fleury devrait être connu de tous afin de faire taire ceux qui passent leur temps à calomnier le catholicisme.

« Mais revenons à ceux qui furent instruits et gouvernés immédiatement par les apôtres, et particulièrement à cette église de Jérusalem que Jésus-Christ avait commencé d'édifier de ses propres mains sur le fondement de la synagogue, et qui a été non-seulement le modèle, mais la tige et la source de toutes les autres. Voyons comment l'Écriture nous dépeint ces premiers fidèles.

*Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières ; Et ensuite : Ceux qui croyaient, étaient tous unis ensemble ; et tout ce qu'ils avaient, était commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et ils les distribuèrent à tous, selon le besoin de chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours, avec union d'esprit, dans le temple ; et rompant le pain par les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et étant aimés de tout le peuple. Et ailleurs : Toute la multitude de ceux qui croyaient, n'était qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne s'appropriait rien de tout ce qu'il possédait ; mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des*

*terres ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix. Ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon son besoin. Et encore ailleurs : il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, par les mains des apôtres, et ils étaient tous d'un même esprit dans la galerie de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux ; mais le peuple leur donnait de grandes louanges : et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant des hommes que des femmes, s'augmentait de plus en plus.*

Le sommaire de cette description est l'instruction, la prière, la communion, l'union des cœurs, la communication des biens temporels, la joie en eux-mêmes et au dehors, le respect, l'estime, l'amour du peuple. Cette église était composée de gens de tout sexe, de tout âge, et de toutes conditions, et fut très nombreuse en peu de temps. Il se convertit trois mille personnes à la première prédication de saint Pierre, et cinq mille à la seconde. Il est dit plus d'une fois que le nombre des fidèles croissait de jour en jour ; et saint Jacques parlant à saint Paul vers l'an 38, fait entendre selon le grec, qu'ils étaient plusieurs fois dix mille. La plupart étaient mariés, car la continence parfaite avait été rare jusqu'alors ; et ils logeaient séparément, puisqu'il est dit que l'on allait par les maisons rompre le pain, c'est-à-dire consacrer et distribuer la sainte eucharistie. Toutefois ils vivaient en commun, réduisant tous leurs biens en argent, que les apôtres, et ensuite les sept diacres distribuait à chacun selon son besoin, avec tant de fidélité et de prudence, qu'il n'y avait point de pauvres.

Voilà donc un exemple sensible et réel de cette égalité de biens, et de cette vie commune, que les législateurs et les philosophes de l'antiquité avaient regardées comme le moyen le plus propre à rendre les hommes heureux ; mais sans y pouvoir atteindre. C'était pour y parvenir, que Minos, dès les premiers temps de la Grèce, avait établi en Crète des tables communes, et que Lycurgue avait pris tant de précautions pour bannir de Lacédémone le luxe et la richesse. Les disciples de Pythagore mettaient leurs biens en commun, et contractaient une société inséparable, nommée en grec, *Coinobion*, d'où sont venus les cénobites. Enfin Platon avait poussé cette idée de communauté jusqu'à l'excès, voulant ôter même la distinction des familles. Ils voyaient bien que, pour faire une société parfaite, il fallait ôter le tien et le mien, et tous les intérêts particuliers ; mais ils n'avaient que des peines pour contraindre les hommes, ou des raisonnements pour les persuader. Il n'y avait que la grâce de Jésus-Christ qui pût changer les cœurs, et guérir la corruption de la nature. »

Les Juifs, comme mieux instruits par la loi de Dieu, avaient chez eux des exemples plus parfaits de la vie commune. C'étaient les esséniens et les thérapeutes. Il n'y avait des esséniens qu'en Palestine, et au nombre de quatre mille ou environ. Ils demeuraient à la campagne, s'occupant au labourage et aux métiers innocents, vivant en commun et pauvrement. La plupart renonçaient au mariage. Ils s'appliquaient à la prière et à l'étude de la loi, principalement les jours de sabbat. Mais ils croyaient au destin et à la divination, et étaient les plus superstitieux de tous les Juifs. Les thérapeutes étaient répandus en divers lieux, mais la plupart vivaient en Égypte vers Alexandrie. Ils étaient plus solitaires



et plus contemplatifs que les esséniens, ne s'occupant que de la prière, de la lecture et de la méditation de la loi. Ordinairement ils ne mangeaient que du pain ; et le soir, ils s'assemblaient le jour du sabbat et à la Pentecôte, pour prier et manger ensemble. On peut voir dans Philon, et dans Josèphe un plus grand détail de la vie des uns et des autres. Que si l'on pouvait vivre ainsi sous l'état de la loi qui n'amenait rien à la perfection, il ne faut pas s'étonner que l'on ait pratiqué les mêmes vertus, et encore plus purement sous l'état de la grâce ; et c'est ce que nous voyons dans cette église de Jérusalem, ensuite par toutes les églises, dans les monastères et les autres communautés religieuses.

La source de cette communication de biens entre les chrétiens de Jérusalem, était la charité, qui les rendait tous frères, et les unissait comme en une seule famille, où tous les enfants sont nourris des mêmes biens par les soins du père, qui, les aimant tous également, ne les laisse manquer de rien. Ils avaient toujours devant les yeux le commandement de nous aimer les uns les autres, que Jésus-Christ avait répété tant de fois, particulièrement la veille de sa passion, jusqu'à dire que l'on reconnaîtrait ses disciples à cette marque. Mais ce qui les obligeait à vendre leurs héritages, et à réduire tout en argent comptant, était le commandement du Sauveur, de renoncer à tout ce que l'on possède. Ils voulaient le pratiquer, non-seulement dans la disposition du cœur, à quoi se réduit l'obligation de ce précepte, mais encore dans l'exécution réelle, suivant ce conseil : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, et viens me suivre*. Car on est bien plus assuré de n'être point attaché à ce que l'on a quitté effectivement, qu'à ce que l'on garde encore. De plus, ils savaient que le Sauveur avait prédit la ruine de Jérusalem, et qu'il en avait marqué le temps, avant que cette génération fût passée ; ainsi ils ne voulaient rien avoir qui les attachât à cette malheureuse ville, ni à cette terre qui devait être désolée.

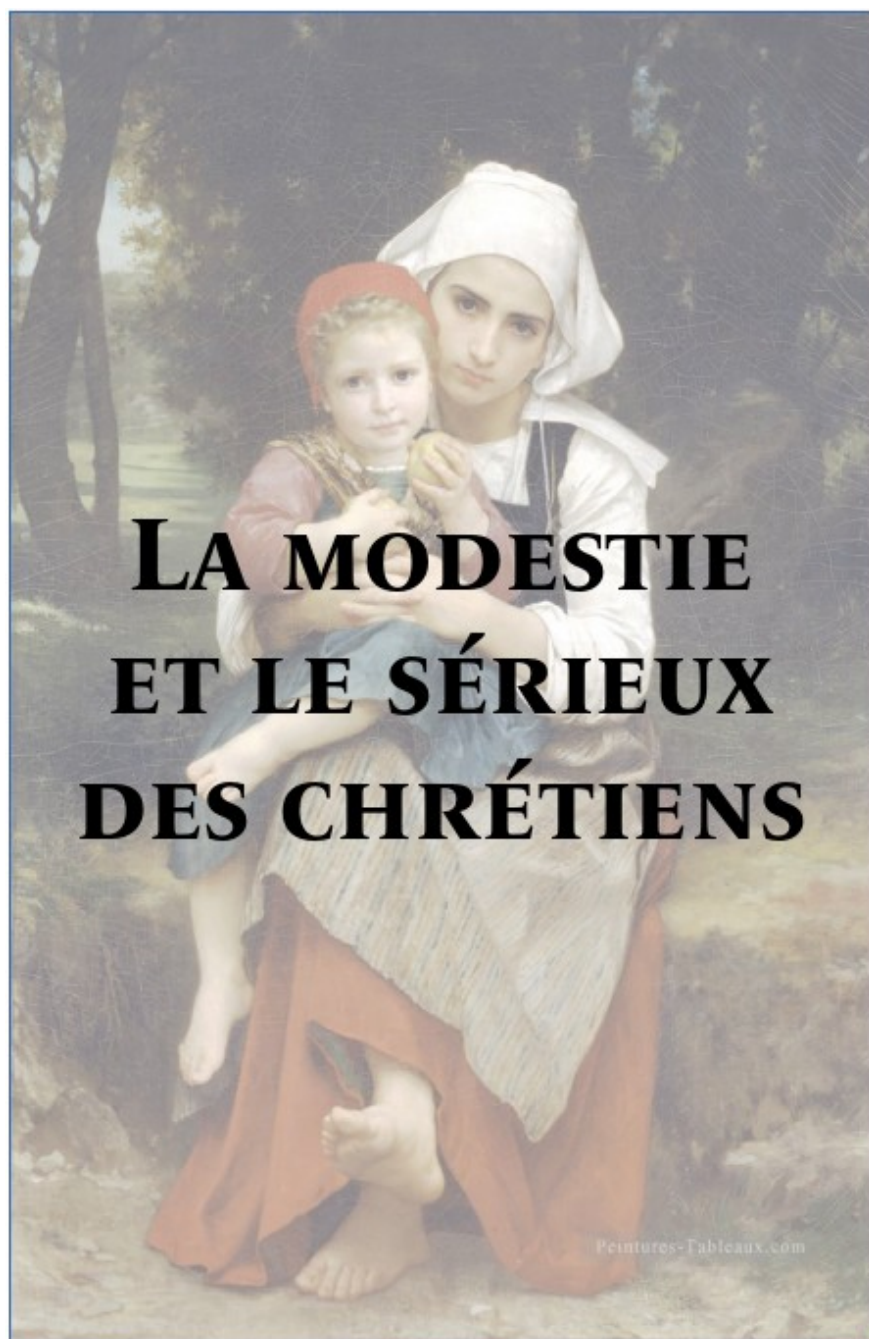
La vie commune entre tous les fidèles, était donc une pratique singulière de cette première église de Jérusalem, convenable aux personnes et au temps. Car il semble difficile, parlant humainement, qu'une église si nombreuse eût pu subsister longtemps sans fonds et sans revenus assurés ; et nous voyons par les Actes et par les Épîtres de saint Paul, qu'elle avait besoin du secours des autres églises, et que de toutes les provinces on envoyait des sommes considérables pour les saints de Jérusalem. Et toutefois, saint Chrysostôme, si longtemps après, ne feint point de proposer encore cette manière de vie, comme un exemple imitable, et comme un moyen de convertir tous les infidèles. Il est à croire que ces saints de Jérusalem travaillaient de leurs mains, à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres ; car nous ne saurions leur attribuer rien de trop parfait ; et c'était encore un moyen considérable de suppléer au défaut des revenus.

Il est dit qu'ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et ils sont souvent nommés disciples ; c'est-à-dire qu'ils s'appliquaient à étudier la doctrine du salut ; soit en écoutant les apôtres, qui leur parlaient souvent en public et en particulier, et leur enseignaient tout ce qu'ils avaient appris du Seigneur ; soit en lisant les saintes Écritures, et en conférant les uns avec les autres. Il est dit, qu'ils persévéraient dans la prière, et qu'ils allaient tous

les jours au temple s'assembler dans la galerie de Salomon, et y prier d'un même esprit. L'exemple de saint Pierre et de saint Jean, qui allèrent au temple à l'heure de la prière de none, fait croire qu'ils observaient dès lors les mêmes heures que l'Église a toujours gardées depuis. Ils vivaient à l'extérieur comme les autres Juifs, pratiquant toutes les cérémonies de la loi, et offrant même les sacrifices ; ce qu'ils continuèrent tant que le temple subsista ; et c'est ce que les Pères ont appelé, enterrer la synagogue avec honneur.

Après la prière, l'Écriture marque la fraction du pain, qui signifie l'eucharistie, comme en plusieurs autres passages du nouveau Testament. On célébrait ce mystère, non pas dans le temple, où l'on n'avait pas assez de liberté, parce que les chrétiens y étaient mêlés avec les Juifs, mais dans les maisons particulières, entre les seuls fidèles ; et il était suivi, comme les sacrifices pacifiques, d'un repas dont l'usage continua longtemps entre les chrétiens, sous le nom d'Agape qui signifie charité. Il est dit que ces repas étaient accompagnés d'allégresse et de simplicité de cœur. En effet, tous ces fidèles étaient des enfants par l'humilité, la pureté et le désintéressement. En renonçant au bien et aux espérances du siècle, ils avaient retranché la matière des passions et des chagrins de la vie ; et ils n'étaient occupés que de l'espérance du ciel, et du règne de Jésus-Christ, qu'ils regardaient comme proche. Que si nous ne pouvons lire sans admiration le peu que l'Écriture nous dit de cette première église, il ne faut pas nous étonner qu'elle fût si aimée et si révérée de ceux qui en étaient les spectateurs. Elle subsista à Jérusalem pendant près de quarante ans sous la conduite des apôtres, et particulièrement de saint Jacques son évêque ; jusqu'à ce que les fidèles, voyant approcher la punition de cette malheureuse ville, suivant la prédiction du Sauveur, se séparèrent des Juifs infidèles, et se retirèrent à la petite ville de Pella, où ils se conservèrent pendant le siège. »

# **LA MODESTIE ET LE SÉRIEUX DES CHRÉTIENS**



Nos contemporains sont, hélas, peu nombreux à connaître l'histoire authentique des catholiques. Ce mot a tellement été galvaudé qu'il est devenu un terme sans saveur. Cet article, tiré de l'œuvre de l'abbé Fleury « les mœurs des Israélites et des chrétiens » (*seconde partie, chapitre XI*) contribue à rétablir la vérité sur ce qu'est vraiment le catholicisme. Et quelle belle vérité !

« Tout le reste de la vie des chrétiens était du même air de modestie. Ils ne faisaient cas que de la grandeur et de la noblesse intérieure ; ils n'estimaient que les richesses spirituelles. Ils condamnaient tout ce que le luxe avait introduit dans cette richesse prodigieuse de l'empire romain, comme la dépense en grands bâtiments ou en meubles précieux, les tables d'ivoire, les lits d'argent garnis d'étoffes de pourpre et d'or, la vaisselle

d'or et d'argent, ciselée et ornée de pierreries. Voici es meubles que les persécuteurs trouvèrent dans la chambre où sainte Domne, vierge fort riche de Nicomédie, vivait enfermée avec l'eunuque saint Inde : une croix, les Actes des apôtres, deux nattes sur le plancher, un encensoir de terre, une lampe, un petit coffre de bois où ils gardaient le saint Sacrement pour communier.

Les chrétiens rejetaient les habits de couleur trop éclatante ; mais saint Clément d'Alexandrie recommandait le blanc, comme symbole de pureté ; et c'était la couleur ordinaire chez les Grecs et les Romains. Les chrétiens rejetaient aussi les étoffes trop fines, surtout la soie, alors encore si rare qu'elle se vendait au poids de l'or, les bagues, les bijoux, la frisure des cheveux ; les parfums, l'usage trop fréquent des bains, la trop grande propreté ; en un mot, tout ce qui peut exciter l'amour sensuel et la volupté. Prudence compte pour la première remarque de la conversion de saint Cyprien, le changement de l'extérieur, et le mépris de la parure. Apollonius, ancien auteur ecclésiastique, fait ce reproche aux montanistes, en parlant de leurs prétendus prophètes : *Dites-moi, un prophète se teint-il le poil ? Aime-t-il les ornements ? Joue-t-il aux dés ? Prête-t-il à usure ? Qu'ils disent si cela est permis ou non : je montrerai qu'ils le font.* Un martyr pour convaincre d'imposture un faux chrétien, représentait aux juges que ce trompeur était frisé, et qu'il aimait les barbiers, qu'il regardait les femmes avec trop d'application, qu'il mangeait beaucoup, et sentait le vin. Tout l'extérieur des chrétiens était sévère et négligé, au moins simple et sérieux. Quelques-uns quittaient l'habit ordinaire pour prendre celui de philosophe, comme Tertullien et saint Héraclas disciple d'Origène.

Il y avait peu de divertissements à leur usage. Ils fuyaient tous les spectacles publics, soit du théâtre, soit de l'amphithéâtre, soit du cirque. Au théâtre se jouaient les tragédies et les comédies ; à l'amphithéâtre se faisaient les combats de gladiateurs ou de bêtes ; le cirque était pour les courses de chariots. Tous ces spectacles faisaient partie du culte des faux dieux, et des pompes du démon : c'était assez pour en bannir les chrétiens ; mais ils les regardaient encore comme une grande source de corruption pour les mœurs. On ne doit point aimer, dit Tertullien, les images de ce que l'on ne doit point faire. Le théâtre était une école d'impudicité ; l'amphithéâtre, de cruauté : les chrétiens en étaient si éloignés, qu'ils ne voulaient pas même voir les exécutions de justice. Tous ces jeux fomentaient toutes sortes de passions. Ceux même du cirque qui paraissaient les plus innocents, sont détestés par les Pères, à cause des factions qui y régnaient, et qui produisaient tous les jours des querelles et des animosités furieuses, souvent même des combats sanglants. Enfin ils blâmaient la grande dépense de ces spectacles, l'oisiveté qu'ils fomentent, la rencontre des hommes et des femmes qui s'y trouvent mêlés et disposés à se regarder avec trop de liberté et de curiosité.

Les chrétiens condamnaient aussi les dés et les autres jeux sédentaires, dont le moindre mal est d'entretenir la fainéantise. Ils blâmaient les grands éclats de rire, et tout ce qui les excite : les actions et les discours ridicules, les contes plaisants, les bouffonneries, les badineries ; et à plus forte raison ils rejetaient toutes sortes de gestes et de discours



déshonnêtes. Ils ne voulaient pas même qu'il y eût rien dans la vie des chrétiens d'indécent, de bas, et d'indigne d'honnêtes gens ; point de ces discours fades, et de ce babil inutile, si ordinaire au petit peuple, et surtout aux femmes, mais condamné par saint Paul, lorsqu'il dit que nos discours doivent toujours être assaisonnés du sel de la grâce. C'était pour retrancher tous ces maux que l'on recommande si fort le silence.

Cette discipline paraîtra sans doute aujourd'hui bien sévère ; mais on s'en étonnera moins, si l'on considère que les railleurs sont souvent blâmés et maudits dans les saintes écritures, que la vie de Jésus-Christ et de ses disciples a été très sérieuse, et que saint Paul condamne nommément ce que les Grecs nommaient eutrapélie, et dont Aristote avait voulu faire une vertu. C'est ce que l'interprète latin a rendu par le mot de scurrilité, qui l'a fait méconnaître aux docteurs modernes. En effet toute la vie chrétienne consiste à expier les péchés passés par la pénitence, et à se prémunir contre les péchés futurs par la mortification des passions. Le pénitent, pour se punir d'avoir abusé des plaisirs, doit commencer par se priver de ceux même qui sont permis ; et pour éteindre la concupiscence, ou du moins l'affaiblir, il ne faut lui accorder que le moins qu'il est possible. Ainsi un véritable chrétien ne doit jamais chercher le plaisir sensible, mais seulement prendre en passant celui qui se trouve attaché aux fonctions nécessaires de la vie, comme de manger et de dormir. S'il prend quelque divertissement, ce doit être un divertissement véritable, c'est-à-dire un relâchement, un repos, pour satisfaire à la faiblesse de la nature, qui succomberait si le corps travaillait toujours, et si l'esprit était continuellement appliqué. Mais de chercher le plaisir sensible pour le plaisir, et d'en faire sa fin, rien n'est plus contraire à l'obligation de renoncer à nous-mêmes, qui est l'âme des vertus chrétiennes. Le travail du corps ou l'exercice modéré, relâche l'esprit : le simple repos, la nourriture et le sommeil sont suffisants pour remettre le corps ; les yeux ne sont jamais nécessaires. On le voit par l'exemple des pauvres et de tout le peuple, qui travaillent continuellement. Ce sont les riches et les gens de loisir qui cherchent les divertissements pour diminuer l'ennui de leur oisiveté.

Cette disposition sérieuse et mortifiée des vrais chrétiens, se voit par le génie des hérésies de ces premiers temps, qui ne venaient la plupart que d'un excès de sévérité et de haine du corps. Les marcionites, et ensuite les manichéens soutenaient que la chair était mauvaise, comme étant l'ouvrage du mauvais principe : d'où ils concluaient qu'il n'était pas permis d'en manger, ni de la multiplier par la génération, ni d'espérer qu'elle ressuscitât. Ce mépris du corps, cette abstinence et cette continence avaient quelque chose de fort spécieux. Les montanistes ajoutaient plusieurs jeûnes d'obligation à ceux de l'Église, condamnaient les secondes noces, et ne voulaient point de pénitence, ne croyant pas que l'Église eût le pouvoir de relever ceux qui tombaient dans les grands crimes après leur baptême. Qui voudrait aujourd'hui soutenir des erreurs semblables, ne trouverait guère de sectateurs.

Mais quelque sévère que nous paraisse la vie des premiers chrétiens, il ne faut pas nous imaginer qu'elle fût triste. Paul ne leur demandait pas l'impossible, quand il les exhortait à se réjouir. S'ils se privaient des plaisirs violents que recherchent la plupart des hommes,

aussi étaient-ils exempts de chagrins et des autres passions qui les tourmentent, puisqu'ils vivaient sans ambition et sans avarice. N'étant point attachés aux biens de la vie présente, ils étaient peu touchés de ses calamités : ils avaient la paix de la bonne conscience, la joie des actions vertueuses, par lesquelles ils s'efforçaient de plaire à Dieu, et surtout l'espérance de l'autre vie, qu'ils regardaient comme proche. Car ils savaient que tout ce monde visible passe promptement, et les persécutions leur paraissaient préliminaires du jugement universel.

Ainsi le soin de la postérité ne les inquiétait pas. Ils souhaitaient à leurs enfants le même bonheur qu'à eux-mêmes de sortir promptement du monde. S'ils les laissaient orphelins, comme il arrivait souvent aux martyrs, ils savaient que l'Église serait leur mère, et qu'ils ne manqueraient de rien. Ils vivaient donc la plupart au jour la journée, du travail de leurs mains, ou de leur revenu, qu'ils partageaient avec les pauvres, sans inquiétude, sans affaires, éloignés non-seulement de tout gain sordide, ou tant soit peu suspect d'injustice, mais encore de tout désir d'amasser et de s'enrichir. Le désordre dont les prélats se plaignaient le plus dans l'intervalle des persécutions, était que les chrétiens acquéraient des immeubles, et cherchaient des établissements sur la terre. Des hommes si détachés de toutes les choses temporelles n'avaient pas un grand goût pour les plaisirs des sens ; et nous ne sommes pas bien chrétiens, si nous n'avons au moins un désir sincère de leur ressembler, *Quel plaisir plus grand, dit Tertullien, que le mépris du monde, la vraie liberté, la pureté de conscience, se contenter de peu, ne point craindre la mort ? Vous foulez aux pieds les dieux des Gentils, vous chassez les démons, vous guérissez les maladies, vous demandez des révélations, vous vivez à Dieu. Voilà les plaisirs, voilà les spectacles des chrétiens. »*

# **LES CALOMNIES LANCÉES CONTRE LES CHRÉTIENS**



## LES CALOMNIES LANCÉES CONTRE LES CHRÉTIENS

Comment ont débuté les calomnies contre les chrétiens, celles-là même qui ont mené à leur injuste persécution ? Découvrons-le dans l'ouvrage de l'abbé Fleury, « les mœurs des Israélites et des chrétiens » (*seconde partie, chapitres XV et XVI*).

« C'était dans ces mêmes assemblées que l'on donnait tous les autres sacrements, autant qu'il était possible, et c'est pour cela que les infidèles en étaient exclus avec tant de soin. Car on observait inviolablement ce précepte du Sauveur, de ne point donner aux chiens les choses saintes, et de ne point jeter les perles aux porcs. De là vient que l'on nommait les sacrements mystères, c'est-à-dire choses cachées, et que l'on y gardait un secret inviolable. On les cachait non-seulement aux infidèles, mais aux catéchumènes. Non-seulement on ne les célébrait pas devant eux, mais on n'osait même leur raconter ce qui s'y passait, ni prononcer en leur présence les paroles solennelles, ni même parler de la nature du sacrement. On en écrivait encore moins, et si, dans un discours public, ou dans un écrit qui pût tomber en des mains profanes, on était obligé de parler de l'Eucharistie, ou de quelque autre mystère, on le faisait en termes obscurs et énigmatiques. Ainsi dans le nouveau Testament, rompre le pain, signifie consacrer et distribuer l'Eucharistie : ce que les infidèles ne pouvaient entendre. Cette discipline a duré plusieurs siècles après la liberté de l'Église. Il faut seulement excepter les apologies, dans lesquelles les Pères ont expliqué les mystères, pour justifier les chrétiens des calomnies qu'on leur imposait.

Au reste il n'était pas étrange aux païens de voir des secrets dans la religion, ils en faisaient autant pour leurs cérémonies profanes. Ceux qui étaient initiés aux mystères d'Isis, d'Osiris, de Cérès, d'Eleusine ou de Cybèle, ou des dieux de Samothrace, ou d'autres semblables, se croyaient obligés à les cacher sous de grandes malédictions, et passaient pour impies et pour scélérats s'ils venaient à les révéler. Apulée en fournit un exemple fort précis ; et c'est ce qui fait souvent dire à Hérodote, parlant de diverses cérémonies de la religion des Égyptiens et des autres : J'en sais bien la raison mais je n'ose pas la dire.

Ce secret des mystères ne laissait pas d'être un grand sujet de calomnie contre les chrétiens. Car on se cache plus souvent pour le mal que pour le bien ; et il n'était que trop notoire que, dans les autres religions, la plupart des mystères que l'on cachait avec tant de soin, n'étaient que des infamies ; comme dans les cérémonies de Cérès et de Cibèle ; et dans ces sacrifices de Bacchus qui furent défendus par ordre du sénat l'an de Rome 568. La prévention où l'on était contre les chrétiens, faisait aisément présumer que ce qu'ils tenaient si secret, était quelque chose de semblable. Ces soupçons étaient appuyés par les abominations que les gnostiques, les Carpocrates, et d'autres hérétiques commettaient dans leurs assemblées ; et que l'on a peine à croire, même sur le récit qu'en font les Pères : car les hérétiques portaient tous le nom de chrétiens. Les catholiques mêmes avaient des esclaves païens, à qui la crainte des tourments faisait dire contre leurs maîtres tout ce que voulaient leurs ennemis.

Ainsi se répandit cette fable, que les chrétiens dans leurs assemblées nocturnes tuaient un enfant pour le manger, après l'avoir fait rôtir et couvert de farine, et avoir trempé leur pain dans son sang ; ce qui venait manifestement du mystère de l'Eucharistie mal entendu. On disait encore, qu'après leur repas commun, où ils mangeaient et buvaient avec excès, on jetait un morceau à un chien attaché au chandelier ; que ce chien en sautant renversait la seule lampe qui les éclairait, et qu'ensuite à la faveur des ténèbres, tout ce qu'ils étaient d'hommes et de femmes se mêlaient indifféremment comme des bêtes, selon que le hasard les assemblait. Les Juifs furent les principaux auteurs de ces calomnies ; et quelque absurdes qu'elles fussent, le peuple les croyait, et on était réduit à s'en justifier sérieusement. L'exemple des bacchanales, où deux cents ans auparavant on avait découvert des crimes si horribles, persuadait en général, qu'il n'y avait point d'abomination qui ne pût s'introduire sous prétexte de religion.

On accusait encore les chrétiens d'être ennemis de tout le genre humain, et de la puissance romaine en particulier ; de se réjouir des calamités publiques, de s'affliger du bon succès des affaires, et de souhaiter la ruine de l'empire. Tout cela, sur le fondement de ce qu'ils disaient de la vanité de toute la grandeur temporelle, de la fin du monde et du jugement ; et peut-être sur le rapport indiscret ou malicieux de ce qui est prédit dans l'Apocalypse, touchant la punition de Rome idolâtre, et la vengeance que Dieu ferait un jour du sang des martyrs. Ce qui confirmait cette calomnie, est qu'ils ne prenaient point de part aux réjouissances publiques, qui consistaient en des sacrifices, en des festins et



des spectacles, pleins d'idolâtrie et de dissolutions. Au contraire, ils affectaient de passer ces jours-là dans l'affliction et dans la pénitence, en vue des péchés innombrables qui s'y commettaient, et ils se réjouissaient plutôt aux jours que la superstition des païens leur faisait compter pour lugubres et malheureux. Ils fuyaient même les foires, à cause des jeux qui s'y faisaient. S'ils y allaient, c'était pour acheter en passant, quelque chose de nécessaire à la vie, ou quelque esclave, afin de le convertir.

Enfin, c'était assez pour les rendre odieux au peuple, que la profession qu'ils faisaient de détester toutes les religions établies. Ils avaient beau dire qu'ils adoraient en esprit le Dieu créateur du ciel et de la terre, à qui ils offraient continuellement le sacrifice de leurs prières. Le peuple idolâtre n'entendait point ce langage ; il leur demandait le nom de leur Dieu, et les appelait athées, parce qu'ils n'adoraient aucun des dieux que l'on voyait dans les temples, puisqu'ils n'avaient point d'autels allumés, ni de sacrifices sanglants, ni de statues connues du peuple. Les sacrificateurs des idoles, les augures, les aruspices, les devins, en un mot tous ceux dont les professions étaient fondées sur le paganisme, ne manquaient pas de fomenter et d'exciter cette haine du peuple, et d'employer à cet effet les prétendus prodiges et les malheurs qui arrivaient, comme les stérilités, les mortalités, les guerres. *Les chrétiens*, disaient-ils, *attiraient la colère des dieux sur tous ceux qui les laissaient vivre.*

Par ces préventions, on empoisonnait jusqu'à leurs vertus. La charité qu'ils avaient les uns pour les autres, était une conjuration odieuse. Les noms de frères et de sœurs qu'ils se donnaient, étaient interprétés en mauvaise part, parce qu'en effet les païens en abusaient pour la débauche. Leurs aumônes passaient pour des moyens de séduire les pauvres, et les attirer à leur cabale, ou pour un effet de l'avarice des prélats, afin d'amasser dans les églises de grands trésors, dont ils pussent disposer. Leurs miracles étaient, disait-on, des maléfices et des impostures de magie. En effet, tout était plein de charlatans, qui se vantaient de prédire l'avenir par diverses sortes de divinations, ou de guérir les maladies par des caractères et des enchantements, par des mots barbares ou des figures extravagantes. Ils faisaient même des choses surprenantes pour tromper les yeux, soit par art, soit par opération du démon. Apollonius de Tyane est un exemple illustre. Ainsi on ne s'étonnait pas trop d'entendre raconter des miracles, ou même d'en voir ; on confondait les vrais avec les faux, et l'on méprisait également tous ceux qui passaient pour en faire. Le pays des apôtres et des premiers chrétiens aidait encore à cette erreur ; car la plupart de ces imposteurs venaient d'Orient.

Les persécutions mêmes étaient un sujet de haine contre les chrétiens. On supposait qu'ils étaient criminels, puisqu'ils étaient partout traités en criminels, et on jugeait de la grandeur de leurs crimes par la rigueur des supplices. On les regardait comme des gens dévoués à la mort, destinés au feu et aux gibets ; on leur en faisait des noms injurieux. Voilà ce qui rendait les chrétiens si odieux au peuple et aux ignorants ; voilà le fondement de ce qu'en disent Suetone et Tacite, suivant l'opinion commune. Suetone dit que l'empereur Claude *chassa de Rome les Juifs, qui brouillaient sans cesse à la suscitation de Christ* ; comme si Jésus-Christ eût été encore sur la terre, et ce fût rendu

chef de parti entre les Juifs. Il compte entre les bonnes actions de Néron, d'avoir fait souffrir des supplices aux chrétiens, *gens*, ajoute-t-il, *d'une superstition nouvelle et malfaisante*.

Tacite parlant du feu que Néron fit mettre à Rome pour se divertir, dit qu'il en accusa *des gens odieux par leurs crimes, que le peuple appelait chrétiens* : puis il ajoute, *ce nom venait de Christ, que Ponce-Pilate avait fait supplicier sous l'empire de Tibère. Et cette pernicieuse superstition, arrêtée pour lors, s'élevait de nouveau, non-seulement par la Judée, source de ce mal ; mais à Rome même, où tout ce qu'il y a de noir et d'infâme dans le monde se rassemble et se pratique. On prit d'abord ceux qui avouaient, puis sur leur rapport une grande multitude fut convaincue, non pas tant de l'incendie, que de la haine du genre humain. Il les traite encore ensuite de coupables, et qui méritaient les derniers exemples*.

Les gens d'esprit, et ceux mêmes qui entraient en quelque examen, avaient aussi leurs sujets d'aversion contre les chrétiens ; car ces gens d'esprit étaient des Grecs ou des Romains, accoutumés à mépriser les autres peuples, qu'ils nommaient Barbares, et surtout les Juifs, décriés, depuis longtemps, tenus pour des gens d'une superstition ridicule et d'une sottise crétulité. *Un Juif le pourrait croire*, dit Horace parlant d'un prodige, *mais non pas moi*. Ainsi quand on leur disait qu'il y avait des Juifs qui adoraient, comme fils de Dieu, un homme qui avait été pendu, et que leur principale dispute contre les autres Juifs était de savoir, si cet homme était encore vivant après sa mort, et si c'était leur véritable roi ; on peut juger de quelle absurdité leur paraissaient tous ces discours. Ils voyaient que ceux de cette nouvelle secte étaient haïs et persécutés par tous les autres Juifs, jusqu'à exciter souvent de grandes séditions : et de là ils concluaient que c'étaient les pires de tous.

On leur disait de plus, que ces gens n'employaient, pour persuader, ni raisonnements, ni éloquence ; qu'ils exhortaient seulement à croire les faits qu'ils avançaient, et qu'ils prétendaient confirmer par leurs miracles ; que la plupart étaient des ignorants, et n'étudiaient que les livres des Juifs : qu'ils faisaient profession d'instruire les ignorants comme eux, les femmes et le petit peuple ; parce qu'ils les trouvaient bien mieux disposés à recevoir leur doctrine, que les gens plus éclairés. Ce procédé était fort nouveau, car il n'y avait chez les païens aucune sorte d'instruction pour le peuple. Les philosophes étaient les seuls qui parlaient de morale, et leurs disputes n'avaient rien de commun avec l'exercice de la religion. Enfin, comme tous les hérétiques passaient sous le nom de chrétiens, on attribuait à toute l'Église les rêveries des Valentiniens, et de tous ces visionnaires que saint Irénée a combattus ; les païens confondaient toutes ces extravagances avec la doctrine catholique, et le christianisme leur paraissait un entêtement de gens ignorants et opiniâtres.

À quoi bon, disaient-ils, quitter les religions établies depuis si longtemps avec de si belles cérémonies par l'autorité de tant de rois et de législateurs, et par le consentement de tous les peuples grecs et barbares, pour embrasser des mœurs étrangères, et vous intéresser à

soutenir les fables judaïques ? Encore si vous vous faisiez Juifs tout à fait ; mais quelle extravagance de vouloir servir leur Dieu malgré eux, par un culte nouveau que les Juifs rejettent, et vous appliquer des lois qui ne vous conviennent point ?

Il est vrai que la morale des chrétiens était pure, et que leur vie répondait à leur doctrine. Mais tout était plein de philosophes, qui faisaient aussi profession de pratiquer la vertu ; et de l'enseigner. Il y en eut même plusieurs dans ces premiers siècles de l'Église, qui, peut-être à l'imitation des chrétiens, coururent le monde, prétendant réformer le genre humain, et souffrirent quelques mauvais traitements ; comme Apollonius de Tyane, Musonius, Damis, Epictète. Les philosophes étaient en grand crédit depuis plusieurs siècles ; on croyait qu'ils avaient tout dit, et on ne pouvait s'imaginer que des barbares pussent en savoir plus que Pythagore, Platon, ou Zénon. On croyait plutôt que s'ils avaient quelque chose de bon, ils l'avaient emprunté de ces sages si fameux.

D'ailleurs, les philosophes étaient plus commodes que les chrétiens. La plupart ne rejetaient point le plaisir ; et quelques-uns en faisaient le souverain bien. Ils laissaient chacun suivre son opinion et vivre à sa mode, se contentant de mépriser ceux qui n'étaient pas philosophes, et de s'en moquer. Le nombre des pyrrhoniens était grand. Ceux-ci doutaient de tout, principalement sur l'article de la divinité, si mal éclairci par les philosophes. Ils se faisaient une règle de sagesse de suspendre leur jugement, et trouvaient très mauvais que des ignorants, des gens du commun, tels qu'étaient la plupart des chrétiens, osassent décider sur une matière si relevée. Pour eux, ils faisaient profession de respecter les religions établies. Quelques-uns y croyaient, et donnaient des explications mystérieuses aux fables les plus ridicules ; d'autres, gardant pour eux la connaissance du premier Être, auteur de la nature, laissaient les superstitions à ceux qu'ils estimaient incapables de la sagesse. Les épicuriens mêmes qui se déclaraient le plus ouvertement contre les opinions populaires touchant les dieux, ne laissaient pas d'assister aux sacrifices, et de prendre part aux cérémonies de la religion des lieux où ils se trouvaient. Ils convenaient tous, de ne point combattre les coutumes autorisées par les lois et par les temps.

La créance de la pluralité des dieux s'étendait jusqu'à croire que chaque nation, chaque ville, chaque famille avait les siens, qui en prenaient soin, et voulaient y être honorés d'un culte particulier. Ainsi ils estimaient bonnes toutes religions, pour ceux chez qui elles étaient reçues depuis longtemps. Les femmes et le peuple, léger et ignorant, avaient toujours grande inclination à en embrasser de nouvelles ; croyant que plus ils serviraient de dieux et de déesses, et que plus ils observeraient de diverses cérémonies, plus ils auraient de religion. Les hommes graves et les politiques réprimaient cette inquiétude autant qu'il leur était possible, et ne voulaient aucun changement sur cette matière. Surtout ils condamnaient toutes les religions étrangères, et les Romains en faisaient un point capital de leur politique. Ils persuadaient au peuple que c'était à ses dieux tutélaires que Rome était redevable de ce grand empire, et qu'il fallait bien que ces dieux fussent plus puissants que les autres, puisqu'ils leur avaient soumis toutes les nations du monde. Aussi, quand le christianisme fut entièrement établi, les païens ne manquèrent pas

d'attribuer à ce changement la chute de l'empire, qui le suivit d'assez près : et saint Augustin fut obligé de composer son grand ouvrage de la Cité de Dieu, pour répondre à leurs calomnies.

Le mépris que les chrétiens faisaient de la mort, n'étonnait pas beaucoup les païens. Ils étaient accoutumés à voir des gladiateurs volontaires, qui, pour un petit intérêt, ou même pour rien, s'exposaient à se faire égorger en plein amphithéâtre. On voyait tous les jours les plus honnêtes gens se tuer eux-mêmes pour le moindre déplaisir, et il y avait des philosophes qui le faisaient par ostentation, comme disent les jurisconsultes. Témoin Pérégrin, dont Lucien rapporte la fin tragique. Ainsi, voyant que les chrétiens fuyaient les plaisirs de cette vie, et n'attendaient de bonheur que dans la vie future, ils s'étonnaient qu'ils ne se tuassent point. *On nous dira, dit saint Justin, Tuez-vous donc tous, et vous en allez tout à l'heure trouver Dieu, sans nous embarrasser davantage.* Et Antonin, proconsul d'Asie, voyant les chrétiens accourir en foule autour de son tribunal, pour se présenter au martyre, s'écria : *Ah misérables ! Si vous voulez mourir, vous avez des cordes et des précipices.*

*Tout le peuple était donc contre les chrétiens ; le peuple, les magistrats, les ignorants, les savants ; ils étaient haïs des uns comme des imposteurs, des scélérats et des impies ; et méprisés des autres comme des misanthropes, des visionnaires et des fous mélancoliques, qu'une opiniâtreté enragée faisait courir à la mort. La prévention était telle, qu'on les condamnait sur le seul nom de chrétien, sans examiner davantage. Ce nom suffisait pour détruire tout le bien que l'on en savait d'ailleurs : et l'on disait communément : Un tel est un honnête homme, c'est dommage qu'il est chrétien. »*

**UN PARALLÈLE  
ÉDIFIANT ENTRE  
LA CHUTE DE LA  
CIVILISATION  
ROMAINE ET LA  
NÔTRE**





L'abbé Fleury résume de manière brillante, dans son ouvrage « les mœurs des Israélites et des chrétiens » (*seconde partie, chapitre LVI*), la chute de Rome. Or, nous retrouvons exactement les mêmes causes dans notre civilisation que celles qui ont contribué à l'anéantissement de l'empire romain. Nous devrions y réfléchir sérieusement.

« Cependant le commun des païens se corrompait toujours de plus en plus. Tout ce que j'ai marqué des vices qui régnaient quand l'Évangile parut, durait encore ; et hors le peu d'esprits forts et de philosophes dont je viens de parler, il ne restait plus rien de bon chez les Grecs ni les Romains, qui pût servir de contre-poids. Aussi fut-ce alors que l'empire tomba en Occident, et il ne se soutint en Orient que jusqu'au temps où il fut violemment attaqué. *Il n'y avait plus ni discipline dans les troupes, ni autorité dans les chefs, ni conseils suivis, ni science des affaires, ni vigueur dans la jeunesse, ni prudence dans les vieillards, ni amour de la patrie et du public. Chacun ne cherchait que son plaisir et son intérêt particulier, ce n'était qu'infidélités, que trahisons. Les Romains amollis par le luxe et l'oisiveté, ne se défendaient contre les Barbares, que par d'autres Barbares qu'ils soudoyaient ; ils étaient abîmés dans les délices, et se piquaient d'une mauvaise délicatesse, que rien de solide ne soutenait. Enfin la mesure de leurs crimes et de leurs*

abominations étant comblée, Dieu en fit la justice exemplaire qu'il avait prédite par saint Jean : Rome fut prise et saccagée plusieurs fois par les Barbares ; le sang de tant de martyrs dont elle s'est enivrée, fut vengé ; l'empire d'Occident demeura en proie aux peuples du Nord, qui y fondèrent de nouveaux royaumes. Voilà les vraies causes de la chute de l'empire romain, non pas l'établissement de la religion chrétienne, comme les païens disaient alors, et comme Machiavel et les autres politiques impies et ignorants ont osé dire dans les derniers temps.

Les chrétiens vivant au milieu d'une nation si perverse et profondément corrompue, je veux dire de ces derniers Romains, il était difficile que leur vertu n'en souffrît quelque déchet, principalement n'étant plus divisés d'avec les infidèles, comme du temps des persécutions, et n'ayant à se défendre que de leur amitié et de leurs caresses. Il ne faut donc pas s'étonner des vices que les Pères reprochent aux chrétiens dès le quatrième siècle. Saint Augustin ne feignait point d'en avertir les païens qui voulaient se convertir, afin qu'ils en fussent moins surpris, et par conséquent moins scandalisés. *Vous verrez, dit-il, dans la foule de ceux qui remplissent les églises matérielles, des ivrognes, des avarés, des trompeurs, des joueurs, des débauchés, des gens adonnés aux spectacles ; d'autres qui appliquent des remèdes sacrilèges, des enchanteurs, des astrologues, des devins de diverses sortes ; et tous ces gens ne laissent pas de passer pour chrétiens. Il avoue de bonne foi aux manichéens*, qu'il y en avait qui étaient superstitieux, même dans la vraie religion ; ou tellement adonnés aux passions, qu'ils oubliaient ce qu'ils avaient promis à Dieu. Il en parle encore souvent dans les ouvrages qu'il a écrit contre les donatistes, où il leur prouve si bien que l'ivraie doit demeurer avec le bon grain dans l'église jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire du jugement. Il condamne ailleurs l'injustice de ceux qui louaient ou blâmaient en général tous les chrétiens, ou tous les moines, selon le bien ou le mal qu'ils voyaient dans quelques particuliers. On trouvera des preuves semblables du relâchement des chrétiens dans saint Chrysostôme, et dans les autres Pères de ces temps-là.

À quoi donc servaient, dira-t-on, les pénitences publiques et les excommunications ? À purger l'Église de quantité de vices, mais non pas de tous. Pour imposer la pénitence il fallait que le pécheur la demandât, ou du moins qu'il s'y soumît. Il fallait donc qu'il confessât son péché, soit en se venant dénoncer lui-même, soit en acquiesçant lorsque d'autres l'accusaient. L'excommunication n'était que pour ceux qui n'acceptaient pas la pénitence, quoiqu'ils fussent convaincus ou par leur propre confession, ou par des preuves juridiques, ou par la notoriété publique. Encore les évêques prudents et charitables, ne se hâtaient pas d'en venir à cette dernière extrémité. Ils n'excommuniaient point les pécheurs, lorsqu'ils les voyaient si puissants, ou en si grand nombre, qu'il y a moins d'espérance de les corriger que de crainte de les aigrir et de les porter au schisme. Ils employaient envers la multitude les instructions et les avertissements, et n'usaient de sévérité qu'envers les particuliers. Mais auparavant ils avertissaient souvent le pécheur convaincu et impénitent, du péril effroyable où il était ; ils l'exhortaient à en sortir, n'épargnant point les menaces, pour vaincre sa dureté ; ils gémissaient pour lui devant Dieu, et mettaient en prières toute l'Église ; ils espéraient et attendaient longtemps,

imitant la patience et la longanimité du Père des miséricordes. Enfin ce n'était qu'après avoir épuisé toutes les inventions de leur charité, qu'ils en venaient à ce triste remède, avec la douleur d'un père, qui, pour sauver la vie à son fils, se verrait obligé à lui couper un bras de ses propres mains. On peut voir sur ce sujet le discours de saint Chrysostôme, sur l'anathème.

Mais pour ceux dont les crimes demeuraient cachés, soit qu'ils ne fussent connus que de Dieu, soit qu'il fût impossible de les en convaincre, il n'y avait point de remède. On ne pouvait leur défendre l'entrée de l'église, ni même la participation des sacrements, s'ils étaient assez impies pour ne pas craindre des sacrilèges. Les persécutions étaient des épreuves sûres, pour discerner la paille d'avec le grain ; mais quand elles eurent cessé, l'hypocrisie pouvait durer jusqu'à la mort. Cependant, ces chrétiens faibles et corrompus faisaient grand tort à l'Église par leurs mauvais discours, et leur mauvais exemples, surtout dans leurs familles. Ils instruisaient mal leurs enfants, qu'ils ne laissaient pas de faire baptiser ; et le défaut d'instruction domestique était de grande conséquence dans ces premiers siècles, où nous ne voyons point que l'on fit publiquement de catéchismes pour les enfants baptisés. »

# **TRÉSOR DE LA VIE : LA BEAUTÉ DE LA GROSSESSE**



Voici une méditation catholique sur l'importance capitale de la vie. Dans ce siècle qui méprise tant la famille et la sacralité du fœtus, mettons-nous un instant à la place de l'enfant qui grandit dans le ventre de sa mère.

« Boum, boum... Boum, boum... Boum, boum... Je suce doucement mon pouce. Je me replie davantage sur moi-même en écoutant le cœur de ma maman qui bat. J'entends des voix étouffées à travers le liquide qui m'entoure. Cette douce chaleur me rassure et me protège. Je suis dans une bulle protectrice, salvatrice. J'ai conscience de mon corps qui grandit doucement. Je ne fais qu'un avec ma maman. Je flotte dans cet endroit si merveilleux. Je sens quelques secousses qui m'amuse : je ne le sais pas encore, mais

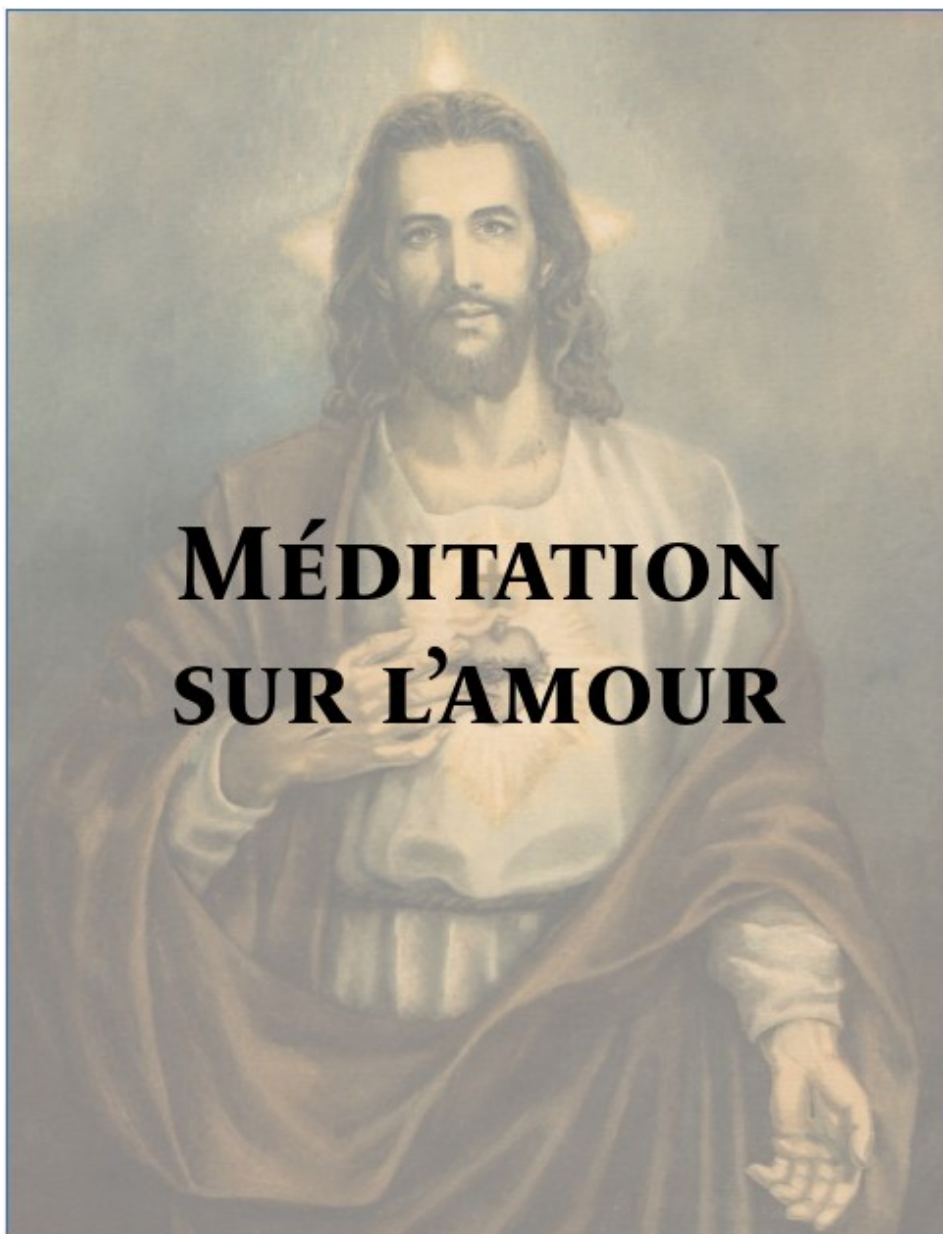


maman descend l'escalier de l'immeuble en s'agrippant à la rambarde. Je suis comme un poisson dans l'eau. Soudainement, j'entends un frottement qui résonne dans le liquide : maman caresse son ventre, je ressens l'amour qu'elle me procure déjà à travers ses gestes tendres. Quelle sécurité et quelle merveille. Parfois, lorsque maman mange du chocolat, je ressens ce goût sucré qui me fait légèrement sursauter. J'entends de grands éclats de rire qui résonnent à travers le liquide protecteur. Je ressens surtout ses joies et ses peurs. Je fais vraiment partie d'elle. Heureusement que maman m'aime d'un amour tendre, car, ses peurs me font frémir. Mon petit cœur accélère lorsqu'elle ressent de la crainte ou de la tristesse. Mon papa ne se rend pas toujours compte de l'importance de son comportement envers ma maman : lorsqu'il l'entoure de son amour, je suis en sécurité mais lorsqu'il se met en colère, je ressens toute la peine du monde qui s'abat soudainement sur mon petit corps. Je suis fragile et fort à la fois. Il m'arrive de ressentir l'inconscience du monde ; ses guerres, ses déchirements, ses erreurs, ses fautes. La brutalité des hommes me dérange lorsque maman en prend conscience. Je suis comme une éponge qui absorbe ses pensées. J'ai conscience de ce que les hommes ont oublié depuis qu'ils sont nés ; leurs querelles me hantent souvent. J'ai l'impression que la haine est un couteau qui me déchire les entrailles tandis que l'amour est une main protectrice qui m'apaise et me protège. Il m'arrive de voir des images et d'entendre des sons ; ce sont des scènes diverses. Je suis impuissant face à l'immensité du monde qui m'entoure. Je suis comme l'agneau sans tache qui ressent la persécution qui l'attend. Heureusement que je suis protégé dans cet endroit si doux et si suave. Quand est-ce que l'humanité prendra conscience de son manque d'amour ? Les lois invisibles sont comme des griffes acérées ou des mains douces : elles peuvent s'emparer des hommes pour faire d'eux des bourreaux ou, à l'inverse, les pousser à réparer leurs fautes pour prodiguer davantage d'amour. J'ai conscience que ce siècle veut vendre ce qui est sacré : la séparation du couple naturel de l'homme et de la femme engendrera toujours plus de chaos dans le monde pour que des robots vendus au prix fort puissent s'interposer entre eux. La famille cesserait d'exister si les hommes continuaient d'avancer dans leur folie inconsciente. Je sais que Dieu abrègera ces temps si sombres pour que la sacralité de la vie puisse reprendre son cours ; je ressens si fort cet amour. Dieu nous aime tellement qu'il fera tomber la nuit sur ce monde afin que les hommes se réveillent de leur torpeur. Oui, je sais que j'ai conscience de choses que vous avez oubliées, mais, lorsque vous étiez encore dans le ventre de votre maman, vous les connaissiez aussi. Un fœtus n'est pas un morceau de chair, c'est, au contraire, un être humain qui croît dans toute sa splendeur, à un rythme suffisamment lent pour lui laisser le temps de mûrir, comme le fait un bon fruit sur son arbre lorsque le soleil le réchauffe de ses doux rayons. L'homme n'a pas suffisamment conscience de la beauté : il n'est plus le bon gardien de la sainte vigne. Je me souviens d'un temps où les hommes louaient Dieu comme ils rendaient gloire à la sacralité de la vie. Oh ! Si vous preniez conscience de notre fragilité, vous vous précipiteriez pour nous protéger et vous assurer de notre épanouissement sur la terre. La paternité est une main qui rassure le pas de l'enfant et lui donne confiance en la vie. Un jour viendra où les hommes se souviendront de l'amour parce qu'ils verront de nouveau la Lumière du monde. Boum, boum... Jésus. Boum, boum... Marie. Boum, boum... Je vous aime. Boum, boum... Je suce doucement mon pouce. Boum, boum... »

*Stéphane*

*Le 4 novembre pour le blog la France Chrétienne*

# MÉDITATION SUR L'AMOUR



Qu'est-ce que l'amour ? Il s'agit d'une question primordiale. L'amour est un état d'esprit avant toute chose. Il est très difficile d'apprendre à aimer si l'on se laisse porter par le cours de la vie, c'est-à-dire par l'esprit du monde.

Pour développer l'amour, il faut se recentrer sur soi-même pour aller au-delà de ce qui nous entoure. Le recentrage sur soi ne consiste pas à méditer sur le vide comme dans le bouddhisme. Au contraire, le recentrage sur soi permet d'écouter Dieu. Cependant, pour écouter Dieu, il est nécessaire de se connaître un minimum, sinon nous risquons de nous laisser entraîner par l'esprit du monde et de tomber dans l'hérésie. Écoutons Jésus-Christ : « il y a un pain que vous ne connaissez pas, il s'agit de l'amour de mon Père. »

L'amour est un mystère total à l'image de la sainte Eucharistie. L'amour correspond au moment où le prêtre lève devant lui la sainte hostie afin de se rendre semblable à Jésus-

Christ. L'amour est un don de soi, une découverte du pain de la vie, une source primordiale, un état d'esprit qui nous transforme pour faire de nous le Temple de Dieu.

L'amour est une source de miracle : dans la perfection de son amour divin, Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même le troisième jour. L'amour est désintéressé, il ne cherche pas à s'accaparer, il donne. L'amour est l'antonyme de l'usure : le pain donné au pauvre est totalement opposé à l'avarice qui anime le crédit bancaire. L'amour donne au pauvre d'une main tendre tandis que la finance s'empare froidement, par des calculs mathématiques, de ce qui ne lui appartient pas.

L'amour est un battement de cœur régulier qui donne la vie, tandis que son antonyme est un scalpel qui découpe froidement un corps défunt. L'amour est un magnifique chant de moines qui rendent hommage au Dieu éternel dans un monastère perdu au cœur de la forêt, tandis que son antonyme est un individu qui marche froidement au milieu de la ville en écoutant de la musique rythmée sans se soucier de ce qui l'entoure. L'amour est un fœtus dans le ventre de sa mère, tandis que son antonyme est un homme qui a oublié qu'il était lui-même un fœtus. L'amour est le don de soi effectué dans un calme rassurant, tandis que son antonyme est un concert de musique brutale qui fait se déhancher des corps inconscients sous influence de psychotropes. L'amour est un homme qui élève le regard vers le ciel en se laissant porter par l'adoration de Dieu, tandis que son antonyme est un consommateur qui déambule machinalement avec son chariot dans un supermarché. L'amour est un martyr au regard doux qui refuse d'abandonner la vraie foi, tandis que son antonyme est un tyran hystérique qui tue au nom d'un faux Dieu. L'amour est l'humilité, le respect des uns et des autres et l'obéissance, tandis que son antonyme est un défilé bruyant d'individus qui affirment leur passion pour une sensualité débridée. Le manque de charité est à l'océan déchaîné et à l'hystérie humaine ce que la plénitude de l'amour est à la mer calme et à l'homme éclairé de la Lumière divine. L'amour est un doux regard porté sur la forêt du haut d'une chapelle, tandis que son antonyme est un homme qui déambule parmi des tours bétonnées et agitées de mille cris.

L'amour est comme saint François de Sales qui rédige de savoureux textes catholiques à la lumière d'une chandelle dans le calme de la nuit du XVII<sup>e</sup> siècle. L'amour est un regard émerveillé porté sur la perfection de la nature. L'amour est comme Jésus-Christ qui prie dans le désert pendant quarante jours et quarante nuits. L'amour est comme Jésus-Christ agenouillé dans le jardin des oliviers pendant que les apôtres dorment au pied d'un arbre. L'amour est comme Jésus-Christ qui rend l'âme du haut de sa croix dans un grand cri après avoir été crucifié par l'inconscience des hommes.

Enfin, l'amour est le stade ultime de la conscience : il est la charité parfaite, il est l'ultime don de soi, il recouvre tous les aspects de la vie, il est le gardien du seuil avant la mort physique, il est le Jugement de Dieu, il est l'aboutissement final de toute chose. L'inconscience est au stade animal le plus primaire ce que l'amour est au stade spirituel le plus élevé. Prions sans se lasser afin d'avoir une chance de connaître un jour l'amour.

Dieu vous bénisse chers amis.

*Stéphane*

*Le 4 novembre 2017 pour le blog la France Chrétienne*